

Récit de mon accident, de mon hospitalisation...

Je me réjouissais de retrouver le championnat de France cycliste du Clergé, RDV annuel depuis l'an 2000, après deux années d'interruption dues au COVID. L'équipe de l'Ardèche avait tout préparé depuis longtemps, nous étions 73 inscrits, nombre jamais encore atteint. J'aime ce département de l'Ardèche que j'ai déjà pu parcourir plusieurs fois à vélo, depuis 2007 et une belle semaine avec Pierre Bothuan, département cycliste avec la mythique course de l'Ardéchoise. Je m'étais bien entraîné avec 585 kilomètres au compteur en avril, et la forme revenait, après ce premier accident en janvier, qui m'avait enlevé mon vélo durant deux mois, même s'il avait été sans blessure pour moi. Je n'étais pas encore au sommet de ma forme, mais j'espérais pouvoir être honorablement classé.

Nous avons mis au point une bonne organisation pour venir : covoiturage à 4 depuis Plaisir avec départ très tôt le lundi matin pour être en Ardèche à midi. Le contre la montre du lundi après-midi n'est pas mon exercice préféré : trop explosif, violent, 12 km, je ne pars jamais bien, et je ne tiens pas bien la distance. Après échange avec un concurrent, je pourrais sans doute progresser, avec des prolongateurs sur le guidon, mais ça n'est pas ce qui me motive le plus.

Le mardi matin, course en ligne, 54 kilomètres, 3 tours de 18 kilomètres, avec plusieurs descentes et montées, autour de Saint-Remèze. Un parcours assez difficile, sportif, avec des virages à bien négocier. Je me trouve assez vite dans un troisième peloton, après avoir laissé partir en tête les favoris, qui creusent la distance. Mais je vais avec d'autres réussir au cours du premier tour à rattraper le groupe, 4-5 coureurs qui se trouve intercalé devant nous, et on se retrouve à une dizaine à courir ensemble, puis une cassure se fait à nouveau, mais cette fois-ci, je suis dans le bon groupe : 5 coureurs, dont plusieurs costauds, nous nous relayons, je fais moins de relais que les autres, mais je suis bien, et au cours du 2^{ème} tour, nous apercevons pas très loin devant nous le peloton de tête. Ils ont l'air de faire une course d'observation et on se dit qu'on peut en profiter pour essayer de les rattraper. On est mené par Arnaud Duban et un autre costaud. A un moment, d'après le commissaire de course, on n'est plus qu'à 30 secondes.



Arrivée sur le pont du Pastrou.

Dans la descente du Pastrou, trois ont pris un peu d'avance, je double Matthieu Prezelin dans un virage, mais j'arrive de fait trop vite à la fin de cette descente, qui tourne juste avant l'arrivée du pont de Pierre du hameau « Les pastroux ». Je ne suis pas dans une bonne trajectoire, je prends peur, déjà auparavant, je n'étais pas très rassuré dans certains tournants où il y avait gravillons et cailloux. Je donne un coup de frein trop brutal le vélo perd son adhérence, et va frapper la rambarde du pont de pierre, qui est vraiment étroit. Je bascule par-dessus le parapet très bas de ce pont ancien, et je me dis

« c'est fini ». Pas le temps de penser à grand-chose, et je suis déjà dans l'eau, quelques mètres plus bas. (quelle hauteur ? Entre 4 et 6 mètres, sans doute, j'ai eu du mal à l'évaluer.) Mais j'ai fait un vrai saut de l'ange. Le vélo est accroché à moi. Je sens bien que l'eau a amorti le choc, c'est comme si j'étais tombé sur un matelas aquatique, je ne perds pas connaissance, il y a 30 centimètres d'eau, j'ai très mal à la cheville gauche, coincée entre le sol et le vélo, mais le reste va bien. Je ne peux pas bouger, ni sortir de l'eau tout seul. J'entends quelqu'un qui m'appelle, l'accident a été vu par Matthieu qui arrivait juste après moi. Il est très inquiet. Je lui réponds. J'entends qu'on appelle les secours, que ça ne vient pas, qu'on demande à plusieurs reprises de prévenir les pompiers. La communication n'a pas l'air d'être simple, je prends mon mal en patience, je ne suis pas si mal dans l'eau plutôt stagnante, à part la cheville qui me fait vraiment souffrir. Je pense tout de suite que c'est une fracture, la douleur est plus grande que pour une simple contusion ou foulure. Je me dis que ma saison cycliste va être bien amputée.



Le pont du pastrou, Google View ne permet pas de voir plus en contrebas la rivière...

Et puis arrive « Rose », une motarde, infirmière de son état, qui était sur la course, et qui me tire de l'eau, me pose les premières questions pour essayer de voir mon état, défait ma chaussure gauche, soigne les plaies qu'elle prend en photo pour éviter que les pompiers à leur arrivée aient à « débiller ». Elle me prend en charge tout le temps en attendant qu'ils arrivent, ce qui va prendre un certain temps. Je lui dois une fière chandelle. Elle est attentionnée et compétente, elle a tout le matériel de secours sur elle pour faire les pansements. Elle en a vu d'autres certainement. Ensuite d'autres personnes arrivent, un voisin qui va chercher un râteau pour retirer de l'eau mon vélo qui flotte toujours (le vélo sera rapatrié à Plaisir par mes confrères avec qui j'étais venu, visiblement il ne garde pas de trace de la chute !), puis une autre infirmière et un médecin, je crois, et puis après un temps assez long, sans doute plus de 45 minutes, mais nous sommes en pleine cambrousse, un camion de pompier qui va pouvoir m'emmener. Ils m'enserrent la cheville et la jambe dans une attelle gonflable, puis me mettent sur un brancard gonflable, et arrivent enfin à me remonter du bord de la rivière où j'étais resté sur une herbe profonde, entre ombre et soleil, un endroit finalement pas si désagréable. Sur la route, avant que je monte dans le camion, l'évêque de Viviers, Jean-Louis Balsa, vient me saluer et prendre de mes nouvelles.

A peu près une heure après l'accident, nous partons pour l'hôpital de Montélimar. Nous nous arrêtons peu après saint Remèze, une voiture de pompiers transportant une infirmière et une infirmière stagiaire nous rejoint. Elles vont m'accompagner jusqu'à l'hôpital. La stagiaire s'y prend à deux fois pour me poser un cathéter pour me faire une perfusion d'antalgique. Ça va calmer un peu la douleur et permettre le voyage jusqu'à Montélimar, 45 minutes de route plutôt sinueuses. Il y a même un véhicule du SMUR 26 qui nous rejoint, avec un médecin des urgences de l'hôpital de Montélimar, mais

qui se rend compte rapidement que sa présence n'est pas tellement nécessaire, que je vais plutôt bien. On a dû faire un descriptif plus alarmant de mon état.

La cause de cette inquiétude est sans doute à la hauteur du pont, assez impressionnante, et au fait que j'ai fait un vrai vol plané, un saut de l'ange, que j'ai bien senti cette chute dans le vide. Et je me dis que j'ai tout de même un solide ange gardien, qui commence à avoir de l'expérience, peut-être même un double ange gardien, en tant que prêtre et cycliste.

En arrivant à l'hôpital, le véhicule des pompiers entre directement au service des urgences, je suis tout de suite transféré dans une pièce où je suis seul, sur le brancard de l'hôpital, et pris en charge par le médecin des urgences, qui va m'emmener lui-même au service de radiologie, qui est prêt à me recevoir, sans attendre qu'un brancardier soit diligenté par le système informatique : il me dit que le fait que tout passe par l'informatique est certes bien pratique mais fait perdre du temps. La radio révèle clairement la fracture. On me parle d'une opération l'après-midi, on me fait faire un test PCR, qui sera négatif. Finalement l'opération aura lieu le lendemain, et un chirurgien se contente de recoudre ma plaie, qui fait presque tout le tour de l'intérieur du pied et qui a beaucoup saigné. On me conduit de la salle de réveil du bloc opératoire où a eu lieu cette petite intervention jusqu'à la chambre 309 que je vais occuper seul, en service de chirurgie orthopédique. C'est le professeur Moulène, chef du service qui va m'opérer le lendemain. Mon opération a lieu en début d'après-midi. Je dois rester à jeun, à partir de minuit, sans manger ni boire. Je n'ai rien mangé non plus à midi, je prends mon premier repas le soir dans ma chambre, je continue de souffrir, heureusement, il y a les antalgiques. J'arrive à dormir à peu près.

Mon téléphone qui était tombé avec moi et qui a passé 10 minutes dans l'eau était ressorti en bon état et fonctionnait bien le mardi soir. Il a pu me rendre à ce moment-là quelques services. Mais le mercredi matin, il devient récalcitrant et tombe en panne complètement, écran noir. Il doit y avoir pas mal d'humidité à l'intérieur. Je suis bien ennuyé car beaucoup de gens doivent s'inquiéter et ne peuvent me joindre et je ne peux pas non plus donner des nouvelles et prévenir ma famille, le diocèse, la paroisse. Il faut que je demande le téléphone du service et que je me souvienne de quelques numéros que je connais par cœur pour appeler. Heureusement, Valérie, la femme de Jean-Charles Dazy, organisateur de la course et diacre de Viviers m'apportera un petit portable de base à 15 euros dès le jeudi soir pour pouvoir appeler et être appelé, et recevoir les SMS. Beaucoup plus léger que les smartphones !

Avant l'opération, dans la journée, je ne suis pas capable de grand-chose, sans avoir mangé ni bu. La prière ne coule pas de source encore, il faudra plusieurs jours pour raccrocher la présence du Seigneur de manière plus régulière. Le monde se rétrécit quelque peu... Au moment de l'opération, on me laisse le choix entre deux formes d'anesthésie : une anesthésie générale et une rachianesthésie, anesthésie du bas du corps qui permet de rester conscient. Je suis indécis, mais comme c'est la seconde forme qui est la plus simple, on part pour une rachianesthésie, et j'en suis très content. Je ne sens rien de ce qui se passe, je suis un peu dans le brouillard, je dois dormir sans doute un peu, l'opération me semble rapide alors qu'elle a duré une heure et demi. Il y a un rideau qui m'empêche de voir ce qui se passe sous ma taille. Je n'ai pas mes lunettes, ce qui explique aussi le brouillard et les sensations visuelles un peu indistinctes. Dans la salle de réveil, le chirurgien vient me voir, je n'ai pas mal, il me dit que l'opération s'est bien passée, qu'il est content de ce qu'il a fait. J'ai le pied, la cheville et le mollet jusqu'au-dessous du genou pris dans un plâtre. Il m'a posé trois vis, mais pas de plaques. Un brancardier me remonte dans ma chambre sur mon lit d'hôpital à roulette, je peux enfin dîner, et dormir. La douleur a nettement diminué par rapport à avant l'opération. Je vais être soigné également avec un traitement antibiotique, puisque j'ai eu une fracture ouverte qui a passé un moment dans l'eau stagnante. Mais il n'y aura pas de fièvre durant le séjour à l'hôpital, les constantes prises plusieurs

fois par jour et nuit restent bonne, la tension stable, ainsi que mon pouls de sportif. Je fais contre mauvaise fortune bon-cœur et je profite de mon séjour pour lire et terminer les deux livres que j'avais apporté, que je n'aurai pas pu lire aussi vite si je n'avais pas eu cet accident : *Torture et eucharistie*, de William Cavanaugh, un grand livre de théologie politique sur l'expérience de l'Eglise sous le Chili de Pinochet et la nécessité d'une eucharistologie pour que l'Eglise puisse faire corps face à la persécution. *Requiem pour une révolution*, de Robert Littell, (680 pages), roman sur la révolution d'octobre 1917, à travers le regard d'un révolutionnaire idéaliste qui voit ses illusions se déchirer peu à peu face à l'expérience du totalitarisme qui s'impose alors en Russie.

Je me demande tout de même quand et comment je vais pouvoir revenir à Plaisir. Je vois enfin le vendredi l'assistante sociale du service, qui essaie d'avoir les éléments pour l'assurance de la course, mais ça prend du temps. J'ai la visite d'un prêtre de la Drôme, Pierre Charignon, qui est en paroisse non loin de Montélimar et qui était sur la course, le samedi soir et il m'apporte de quoi dire la messe. Je peux ainsi célébrer le dimanche dans ma chambre, en communion de prière avec tous ceux qui prient pour moi. Le lundi après-midi, finalement, tout se débloque très vite, une fois que l'assurance de la Fédération Française de Cyclisme, sous l'égide de laquelle était organisée la course, AXA a ouvert un dossier, je reçois plusieurs appels successifs pour me demander ce que je souhaite et le rapatriement est mis en place pour le lendemain. On voit que ce sont des professionnels qui sont habitués à gérer ce genre de situations, et que la mienne est sans doute assez simple par rapport à d'autres. On vient me chercher à 7h45, pour un train à 8h19 à Montélimar. AXA a réservé un carré complet de 1^{ère} classe pour que je puisse étendre la jambe, et à 11h20 gare de Lyon, les ambulanciers sont sur le quai pour me ramener à Plaisir. Je suis chez moi à 12h45, presque au moment où un paroissien m'apporte une paire de béquille. Juste une semaine après mon arrivée à l'hôpital ! Heureux d'être rentré, je vais apprendre à m'organiser et à me débrouiller en me faisant aider, trouver un autre rythme de vie, plus adapté, et prendre mon mal en patience, en faisant ce que je peux faire tout de même. Un autre type de confinement que celui que j'ai déjà connu à Plaisir entre mars et mai 2020...

Dominique Barnérias, 12 mai 2022.

Et pour compléter une réflexion plus spirituelle, mon éditorial pour la feuille paroissiale ce dimanche :

Les accidents de la vie.

Certains le savent, j'ai subi un accident de vélo le mardi 3 mai, lors du championnat de France cycliste du clergé en Ardèche. A la clef, une fracture de la cheville, une opération, un plâtre, une semaine à l'hôpital à Montélimar, 6 semaines d'immobilisation, sans pouvoir poser le pied par terre. Il y a bien d'autres accidents qui nous arrivent dans notre existence, des événements imprévus qui viennent bousculer le quotidien, changer les perspectives, réorganiser les priorités. Certains sont beaucoup plus graves que le mien, certains sont de vrais drames de la vie, et laissent des traces indélébiles. Certains ont aussi une dimension collective (le COVID).

La question que nous pouvons nous poser est de savoir comment vivre ces accidents de la vie en tant que chrétiens ? Un premier risque est de dire simplement : c'est Dieu qui l'a voulu, c'est la volonté de Dieu. Dieu n'est pas la cause immédiate des événements de notre vie. Par contre, ces moments de déstabilisation de notre vie sont l'occasion de découvrir que dans l'épreuve, il ne nous abandonne pas, et que le Christ nous accompagne, que nous pouvons peu à peu le retrouver à notre côté, d'une nouvelle manière.

Mais les accidents nous enseignent aussi. Après plusieurs chutes à vélo, je sais que je dois être plus prudent dans certaines circonstances. Ne pouvant marcher, j'apprends aussi à vivre différemment. Après une semaine à l'hôpital, je peux être plus conscient du dévouement quotidien des soignants et

de la richesse de ce qui s'y vit. J'apprends à me faire aider, à dépendre des autres. De cet événement, j'apprends donc, et j'ai encore à apprendre.

Mais plus encore, je peux chercher, discerner à quoi Dieu m'appelle à travers ce que je vis. Tout accident, tout événement, peut comporter un « pour quoi », en vue de quoi : qu'est-ce que Dieu veut que je devienne à partir de ce que j'ai vécu ? Il n'y a pas toujours de réponse à la question : pourquoi cela m'est-il arrivé ? Mais il y a un chemin qui s'ouvre devant moi, et sur lequel je continue d'avancer, clopin-clopant.

Père Dominique.